

Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Daech de Gérard Chaliand et Arnaud Blin (dir.)

La guerre des civilisations n'aura pas lieu. Coexistence et violence au XXI^e siècle de Raphaël Liogier

Pierre Popovic

Number 256, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Popovic, P. (2016). Review of [*Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Daech* de Gérard Chaliand et Arnaud Blin (dir.) / *La guerre des civilisations n'aura pas lieu. Coexistence et violence au XXI^e siècle* de Raphaël Liogier]. *Spirale*, (256), 6–9.

Raison garder, et relire Musset

Par Pierre Popovic

HISTOIRE DU TERRORISME DE L'ANTIQUITÉ À DAECH

dirigé par Gérard Chaliand
et Arnaud Blin
Fayard, 835 p.

LA GUERRE DES CIVILISATIONS N'AURA PAS LIEU. COEXISTENCE ET VIOLENCE AU XXI^E SIÈCLE

de Raphaël Liogier
CNRS Éditions, 238 p.

C'est peu dire que le terrorisme est sur tous les écrans et sur toutes les pages, qu'il est devenu « incontournable », qu'il occupe une place sidérante dans le monde actuel. Le caractère spectaculaire – dans ces deux sens : qui frappe les esprits, qui tient du spectacle (cinématographique, en l'occurrence) – de l'effondrement des tours jumelles le 11 septembre 2001 semble avoir ouvert une ère où la mort en direct de civils à la suite d'attentats les visant délibérément accompagne désormais régulièrement la vie de tout un chacun. D'un effet millécuplé par internet en regard des capacités de diffusion et de la réactivité des antiques radios et télévisions, cette médiatisation crée un objet de fascination morbide duquel il est difficile de s'arracher pour raisonner. Cette suspension du réfléchir, il ne faut pas s'y tromper, est un effet recherché par le terrorisme. Celui-ci, comme son nom l'indique, vise à susciter l'effroi, autrement dit : à installer un état d'esprit et de fait où il n'est plus possible de penser tant la peur empêche et domine la raison. L'une des choses qui distingue le plus le terrorisme actuel est cette hypermédiatisation à ce point saturante que les noms de quelques assassins deviennent en quelques minutes plus célèbres que ceux des savants ou des bienfaiteurs

de l'humanité. Le choix même des endroits et du moment où les attaques ont lieu – une salle de spectacle comme celle du Bataclan (Paris), une course de marathon (Boston), le métro (Madrid) – fait partie de l'acte terroriste et de son dessein meurtrier. Il faut beaucoup de monde pour en tuer beaucoup et il faut un lieu connu et fréquenté pour être sûr que les conséquences de l'acte seront vues par des millions de gens. Les caméras de surveillance et la manie de tout filmer participent ainsi de la visibilité et de la banalisation de l'horreur. La gratuité apparente de la violence, les paroles des témoins bouleversés, le pathos des commentaires officiels à chaud, le choc des images, le caractère haletant des récits de l'acte, tout concourt à rendre le spectateur ou le lecteur hagard. Des émotions étranges le traversent, où se mêlent des sentiments d'effroi et d'incrédulité, des vagues de ressentiment sans cible et de malaise sans cause physique, des relents de culpabilité sans fondement et de délectation morose entée sur le soulagement de *ne pas avoir été là*, etc. Viennent très vite ensuite des réactions qui inversent ces instants de la première vision : l'envie de se regrouper, de faire face, de ne rien céder, de dire *même pas peur*. Mais il suffit au coin d'une rue de quelques pétards qui explosent,

et tout le monde se met à fuir. Rien de plus humain. C'est dire que, s'il est impossible de ne pas éprouver de crainte, il est impérieux de l'affronter. L'un des moyens pour le faire est de s'appuyer sur une raison retrouvée, qui se déploie en dehors de l'événement lui-même et qui objective le terrorisme.

Logique et variabilité du terrorisme

Le collectif *Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Daech* dirigé par Gérard Chaliand et Arnaud Blin poursuit expressément ce but. Il part en effet d'une critique de l'idée selon laquelle le terrorisme serait l'apanage de sociétés, de philosophies politiques ou de croyances particulières. Il n'est en conséquence pas question de le réduire, par exemple, au seul terrorisme islamique, comme une presse trop pressée tend à le faire. Le mot lui-même est plus complexe à définir qu'il n'y paraît, ainsi que le prouve dès l'abord le fait qu'il puisse à la fois désigner l'action d'un « *apache (ou un loup) solitaire* » exerçant à l'arme blanche et celle d'un groupe diffus menant une attaque technologique très sophistiquée (ces deux figures polarisent le spectre de la peur). Mais d'autres éléments mettent en évidence cette complexité. En temps de paix, l'usage de la

terreur désigne la mise en place d'une force armée par des régimes politiques forts ou despotiques qui veulent affaiblir ou supprimer toute contestation de leur politique par son entremise. En temps de guerre, terroriser l'ennemi par des brutalités physiques horribles (scalps, décapitations, tortures diverses) et/ou par des massacres de civils est une chose qui a été pratiquée par tous les pays du monde, un jour ou l'autre. Quant au terrorisme pratiqué par des individus ou des petits groupes, il se soutient selon le cas de motifs politiques (de droite ou de gauche), économiques, écologiques, philosophiques, nationalistes, religieux *et al.*. Le terrorisme pratiqué au nom d'une divinité est quant à lui un phénomène historique récurrent, qui a touché toutes les religions, christianisme compris (voir les taborites de Bohême au XIV^e siècle, les anabaptistes au XVI^e siècle, les dérives de l'Inquisition, etc.). Sa spécificité tient d'une part au fait que l'acte de terreur possède pour ses auteurs une légitimation et une valeur transcendantales, d'autre part au fait que lesdits auteurs se sentent disculpés de leur barbarie parce qu'ils se considèrent comme les instruments de la justice divine. Outre que de tels « instruments » ne peuvent qu'aimer la mort, celle qu'ils causent et celle qu'ils s'offrent, il en résulte que toute discussion est *a priori* impossible, car il n'y a rien qui soit à négocier, à l'inverse de ce qui se passe pour d'autres formes de terrorisme.

Le corps de l'ouvrage est divisé en trois grandes parties. La première, intitulée « La préhistoire du terrorisme », comprend deux articles. L'un porte sur la secte des Zélotes (ou Sicaires) qui, au premier siècle, tenta de provoquer en Palestine une rébellion contre l'occupation romaine, ce qui aboutit à la des-

truction du deuxième temple de Jérusalem en 70 PCN, et sur la secte ismaélienne des Assassins¹, lesquels sévissent à partir du XI^e siècle et sèment la terreur en tuant des personnalités politiques à l'arme blanche lors d'une occasion susceptible de marquer les esprits (par exemple un jour de marché). L'autre consiste en un parcours des « Manifestations de la Terreur à travers les âges » (de l'Antiquité au XVIII^e siècle), lesquelles peuvent se classer en trois catégories : le

François-Ferdinand, point de départ de la Première Guerre mondiale), à la terreur d'état stalinienne et à la terreur de guerre (Deuxième Guerre mondiale et guerres de décolonisation). Les textes de la troisième partie examinent « Le terrorisme contemporain de 1968 à nos jours », période où prédominent les actes menés sous la bannière de ce qu'il est convenu d'appeler « l'islamisme radical ».

À l'écart d'un jugement moral

Il serait impossible de résumer toutes les contributions ici. Faute de le pouvoir, je me limiterai à souligner combien leur ensemble permet de mettre en évidence la logique de l'action terroriste, logique dont un texte de synthèse d'Ariel Merari offre un utile condensé. Pour Merari, il ne convient ni de porter un jugement moral sur le terrorisme ni de le tenir pour une « *aberration sociale ou politique* » si l'on veut s'efforcer de le comprendre. La définition courante composée de trois éléments – usage de la violence, objectifs politiques, intention de semer la peur dans une population civile – convient parfaitement pour désigner comme terroristes les bombardements de Tokyo par l'aviation américaine au printemps 1945² : il s'agissait bien de terrifier la population afin qu'elle se dissocie de

l'État-major japonais. Mais, on s'en doute, l'aspect moral ou la vertu sociopolitique de cet acte de guerre échappe à l'entendement, et les avis diffèrent sur sa légitimité selon les belligérants et selon que l'on est pacifiste ou belliciste. Ce que cet exemple implique, c'est que le terrorisme « *ne diffère pas des autres formes de guerres lorsqu'il prend des non-combattants pour cibles* », cependant qu'il est vrai qu'il enfreint les lois internationales de la guerre de façon permanente.



tyrannicide, les terrorismes d'état, l'utilisation militaire de la terreur. La deuxième partie est consacrée à « L'ère moderne, de 1789 à 1968 ». Les six études qui y sont rassemblées rappellent l'importance de la Révolution française et de la Terreur thermidorienne dans l'histoire du terrorisme avant de s'intéresser aux anarchistes de la fin du XIX^e siècle, au terrorisme russe anti-tsariste, au terrorisme nationaliste de la « Belle Époque » (dont le plus haut fait fut l'assassinat de l'archiduc d'Autriche

Merari pose par suite que le débat ne peut être moral et que le terrorisme doit être considéré d'un point de vue technique, comme un mode de combat utilisé ou non en fonction de la « capacité » à vaincre l'ennemi dont dispose un groupe ou une collectivité dans un conflit. Dans cette optique, le terrorisme moderne ou contemporain est un mode de combat adopté par des groupes qui disposent de faibles moyens de combat par rapport à leurs ennemis. La particularité de ce phénomène est le divorce abyssal qu'il y a entre la faiblesse des moyens (quelques individus, une personne) et l'énormité des objectifs (faire tomber un état, abattre le capitalisme). La stratégie qui ambitionne de combler cet écart consiste à mener des actions violentes qui produisent un impact psychologique maximal, de sorte à entraîner la société visée sur la voie d'une répression telle qu'elle ralliera nombre de gens à la cause des terroristes et conduira un jour vers une insurrection ou une guerre civile. Tout ce plan théorique suppose une lutte prolongée dont les moyens sont : faire de l'action une arme de propagande, semer la peur dans le camp ennemi jusqu'en ses régions les plus molles (où loge la majorité dite « silencieuse »), provoquer l'état de droit afin qu'il intensifie la répression, produire un sentiment de chaos qui laissera à penser que le gouvernement est incapable de contrôler les choses, durer longtemps pour engendrer une usure des réactions et une érosion des consciences.

Une seule civilisation, non pas deux

L'Histoire des terrorismes de Chaliand et Blin couvre un très large terrain et, si elle comporte des passages montrant comment le terrorisme a des racines socio-culturelles changeantes selon les sociétés où il se manifeste, le propos général de l'ensemble privilégie le rappel des faits historiques et leur contextualisation idéologique, les relations politiques et les luttes de pouvoir, le devenir des idées et la pertinence des stratégies militaires. Les dimensions sociales et imaginaires du phénomène ne sont pas totalement absentes, mais restent secondaires dans le volume. Il est notable aussi que, dans l'analyse des formes contemporaines du terrorisme, les études raisonnent encore souvent de manière verticale (rapportant tel terrorisme à telle collectivité déterminée et à tel contexte géopolitique délimité) et non transversale, à l'inverse de ce que fait Raphaël Liogier dans ses travaux. Ainsi, si ce dernier et les deux historiens précités s'accordent pour dire que « le choc des civilisations » est un leurre, les preuves qu'ils avancent pour le justifier sont différentes. Pour Chaliand et Blin, le fait que le terrorisme jihadiste a tué bien plus de musulmans que de non-musulmans le démontre. Pour Liogier, il ne peut y avoir de choc des civilisations pour la raison qu'il n'y a plus qu'une civilisation, à laquelle les médias de grande diffusion ont donné le nom de

« mondialisation ». Dès lors, dans cette globalisation, les sociétés ne sont plus ni économiquement, ni culturellement, ni politiquement, ni religieusement autarcique. Les goûts, les valeurs, les informations circulent et les mêmes modes de dérive religieuse (intégrisme, fondamentalisme, spiritualisme, etc.) s'invitent au sein des religions de toute obédience. De cela Liogier tire l'idée que le terrorisme jihadiste n'est pas l'enfant d'une toute conjecturelle civilisation islamo-arabe. Il est la conséquence directe d'une mondialisation qui n'a rien d'une utopie bienheureuse. En effet, elle abolit des modes de vie, génère des conflits sociaux et territoriaux de toutes sortes, fait naître des frustrations identitaires, aggrave les écarts de fortune. Elle crée de nouvelles formes de violence, et le jihadisme est l'une d'entre elles.

Il ne me plaît pas qu'ils m'oublient

Ces deux livres confirment s'il en était besoin que la science est désolante, car ils laissent leur lecteur un peu moins bête mais beaucoup plus accablé. L'un et l'autre conduisent à penser que les réponses occidentales, et tout spécialement celles de la France, sont mauvaises, inadéquates, qu'elles entrent si bien dans la logique du terrorisme qu'elles sont pour lui inoffensives. Pour Chaliand et Blin, ce choix mauvais de réplique est imputable à l'ignorance de ce qu'est le terrorisme ; pour Liogier à une pensée étriquée, figée dans le national si ce n'est dans le

Le terrorisme pratiqué au nom d'une divinité est quant à lui un phénomène historique récurrent, qui a touché toutes les religions, christianisme compris

Pour Liogier, il ne peut y avoir de choc des civilisations pour la raison qu'il n'y a plus qu'une civilisation, à laquelle les médias de grande diffusion ont donné le nom de « mondialisation ».

national-populisme, alors que les enjeux sont dorénavant mondiaux et concernent toute l'humanité. S'ils ont raison sur le diagnostic, le danger est énorme, car cela signifie que les réactions des politiques reviennent à accuser l'opposition entre un « eux » et un « nous ». Or, tel est le but premier du terrorisme. Il faudrait les inviter à relire ces pages du *Lorenzaccio* de Musset, pièce d'une étonnante actualité qui raconte l'histoire d'un tyranicide. Que dit Lorenzo avant d'aller tuer le tyran Alexandre sinon que « *[s]a vie entière est au bout de [s]a dague* », que « *l'humanité gardera sur sa joue le soufflet de [s]on épée marqué en traits de sang* », qu'il « *ne [lui] plaît pas que [les hommes l']oublent* » ? Et que dira-t-il après pour expliquer qu'il refuse de continuer de vivre, sinon qu'il savait qu'il était jusqu'à un certain point pareil au tyran ? Ce que Musset dit là, c'est que le terroriste refuse la mort sociale et

de rester anonyme, mais aussi qu'il est toujours déjà l'un de nous. On s'accordera sans peine avec Liogier au moins sur ce point : l'épouvantail de la possibilité d'une déchéance de nationalité ne risque pas d'effrayer un individu qui s'est mis à aimer la mort. Car tout cela est bien beau, mais c'est cette dernière expression « aimer la mort » qui fait problème, et aucun des deux ouvrages dont il vient d'être question n'en traite vraiment. Comment des jeunes gens qui, en fait, ont pour la plupart été éduqués en Occident, en viennent-ils à se rendre à cet appel de la mort qui a toujours caractérisé les discours fascistes ou totalitaires³ ? Une réponse possible à cela est qu'ils en arrivent là parce que leur existence n'est plus portée par aucun projet. Condamnés pour la plupart à des existences médiocres, ils sont confrontés à une société qui leur promet dans le meilleur des cas une vie à peu

près pareille jusqu'au bout, tandis qu'elle les confronte à longueur de journée à des exaltations sans fin de plaisirs qu'ils ne pourront jamais s'offrir. Les récits d'émancipation collective et individuelle de la modernité ont sombré corps et biens. La foi qu'ils permettaient de placer en l'avenir est partie avec eux. La jeunesse a autant horreur du vide que la nature et, si la « Maison du peuple » a naguère fermé boutique pour cause de désertion idéologique de la gauche, la mosquée, elle, est restée ouverte. ■

¹ Tenue par plusieurs spécialistes comme l'équivalent médiéval de l'actuel Al Qaïda (organisation hiérarchique, utilisation de la propagande, haine de l'Occident, modes semblables de recrutement et d'entraînement, spectacularisation des meurtres et recherche de visibilité, etc.).

² En février, mars et mai 1945, à l'aide de bombes incendiaires. Le bombardement de la nuit du 9 au 10 mars fit plus de 80 000 morts.

³ Qu'on se souvienne du cri de ralliement franquiste « *Viva la muerte !* ».